

…TÉ DE FRANCE
…ÉMIE DE PARIS

L'APOLOGIE D'ARISTIDE

THÈSE

Présentée à la Faculté de théologie protestante de Paris

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

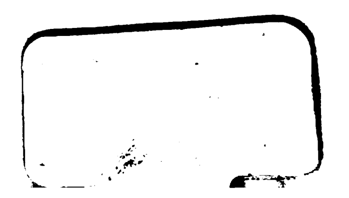
et soutenue publiquement le lundi 25 Juillet à quatre heures

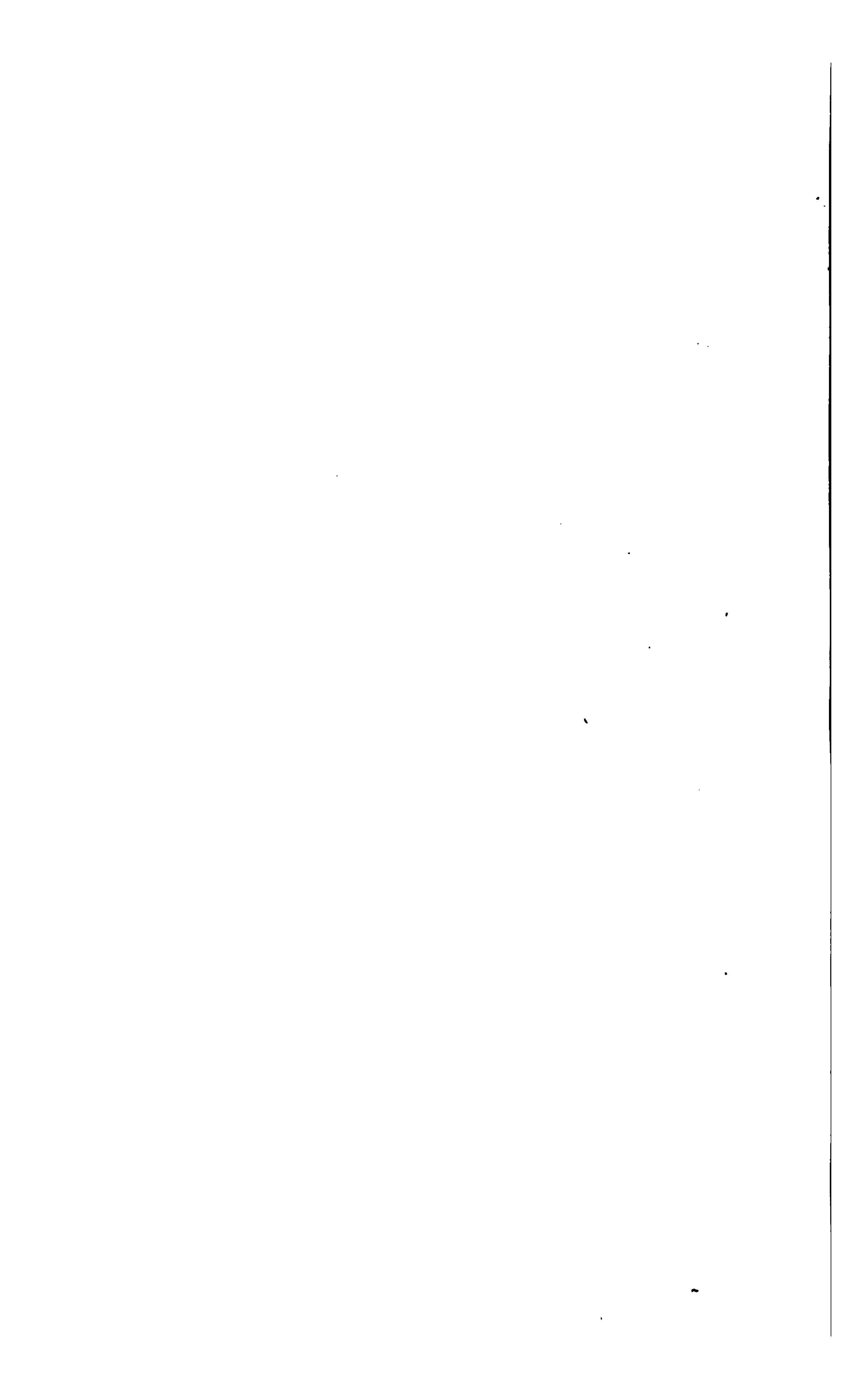
PAR

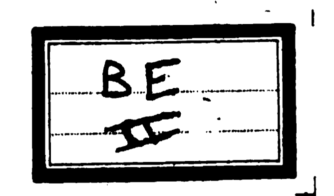
MAURICE PICARD

PARIS
IMPRIMERIE DE CH. NOBLET ET FILS
13, RUE CUJAS, 13
1892


HIERONYMUS
ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY







UNIVERSITÉ DE FRANCE
ACADÉMIE DE PARIS

L'APOLOGIE D'ARISTIDE

THÈSE

Présentée à la Faculté de théologie protestante de Paris

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le lundi 25 *Juillet à quatre heures*

PAR

MAURICE PICARD



PARIS
IMPRIMERIE DE CH. NOBLET ET FILS
13, RUE CUJAS, 13

1892

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examinateurs de la soutenance :

M. Ménégoz, Président de la soutenance.

MM. Ménégoz,
S. Berger,
Allier, } Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

168

A MON GRAND-PÈRE

A MES PARENTS

INTRODUCTION

Les documents sur le Christianisme primitif sont assez peu nombreux, pour que la découverte d'une Apologie puisse être considérée comme précieuse. On se rappelle le bruit que fit, dans le monde théologique, la publication du texte de la *Didachè* et les nombreux articles et travaux qui parurent à cette occasion. Lorsque la nouvelle de la découverte de l'Apologie du philosophe Aristide se répandit, on fut porté à en exagérer l'importance. Sans doute, c'est une chose du plus haut intérêt, que de posséder la première Apologie chrétienne, pour le fond sinon pour la forme, et on pouvait espérer y trouver des choses nouvelles. En réalité, l'étude du document ne fait pas avancer la connaissance du deuxième siècle du christianisme. Pour l'histoire du dogme, comme pour l'histoire du canon, le texte retrouvé n'a que peu de valeur. Par contre, la méthode apologétique se recommande par sa simplicité et sa sûreté. L'apologétique d'Aristide repose sur l'expérience. Le tableau de la vie des chrétiens, à travers lequel passe un souffle vraiment évangélique, est la preuve de leur supériorité. Le Christianisme n'est pas prouvé par les miracles, ni par les prophéties de l'Ancien Testament. Le Christianisme se prouve par son évidence interne. Aristide s'attache à en montrer la

puissance de régénération et de vie. Par là, l'Apologie se rapproche de l'épître à Diognète. Pour l'auteur de l'épître à Diognète, le Christianisme n'est pas non plus un catalogue de vérités démontrables. Le pivot de son apologétique est aussi l'expérience. C'est là la véritable apologétique. A ce point de vue, l'Apologie d'Aristide n'a pas seulement un intérêt historique, mais elle a aussi un intérêt pratique immédiat.

L'Apologie a été conservée dans trois langues différentes. Nous en possédons une version arménienne et une version syriaque. Le texte grec se trouve dans la légende des saints Barlaam et Joasaph. Nous étudierons d'abord ces textes et nous chercherons à montrer lequel il faut préférer. Nous donnerons ensuite une traduction du texte grec et nous terminerons par l'examen de la doctrine chrétienne, contenue dans les derniers chapitres, et par la discussion de la date à laquelle l'Apologie a été rédigée.

BIBLIOGRAPHIE

Sancti Aristidis philosophi Atheniensis sermones duo, par les Pères Mékhitaristes de la Congrégation de Saint-Lazare, Venise, 1878.

L. GAUTIER . . . . . *Un fragment de l'Apologie d'Aristide.* (*Revue de Théologie et de Philosophie*, t. XII, 1879, p. 78-82.)

F. v. HIMPEL. . . . . *Tübinger Theologische Quartalschrift*, t. LXI, 1879, p. 289.

F. v. HIMPEL. . . . , *Tübinger Theologische Quartalschrift*, t. LXII, 1880, p. 109-127.

A. HARNACK. . . . . *Theol. Literaturzeitung*, t. IV, 1879, n° 16.

L. MASSEBIEAU . . . *L'Authenticité du fragment d'Aristide.* (*Revue de Théologie et de Philosophie*, t. XII, 1879, p. 217-233.)

SASSE . . . . *Zeitschrift für Kathol. Theol.*, 1879, p. 612-618.

EMIN . . . . *Rechtglaübige Revue*, 1879, p. 347-352.

L'abbé BAUNARD . . . *Découverte d'un fragment d'Apologie de S. Aristide.* (Extrait de la *Revue des sciences eccl.*, Arras, 1880.)

BÜCHELER . . . . . . *Aristides und Justin die Apologeten.* (*Rheinisches-Museum*, 1880, p. 279-286.)

H. DOULCET . . . . . *L'Apologie d'Aristide et l'Épître à Diognète.* (*Revue des quest. hist.*, 1880, p. 601-613.)

UEBERWEG-HEINZE. . *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, II Th., 6 Aufl., p. 41.

RUMMLER . . . . . . *De Aristidis philosophi Atheniensis sermonibus duobus apologeticis*, Posen, 1881.

O. VON GEBHARDT. . . *Theol. Literaturzeitung*, t. XV, 1890, p. 590.

R. HARRIS et A. ROBINSON. . . . . . . *Texts and Studies*, I, 1, Cambridge, 1891.

A. HARNACK . . . . . *Texte und Untersuchungen*, I, 1, p. 100 ss.
TH. ZAHN . . . . . . *Theol. Lit.-Blatt*, janvier 1892.
JEAN RÉVILLE . . . . *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XXII, 1890, p. 392.
JEAN RÉVILLE . . . . *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XXIV, 1891, p. 244.
R. SEEBERG . . . . . *Die Apologie des Aristides.* (*Neue Kirchliche Zeitschrift*, t. II, 1891, p. 935-966.)
. . . . *Evangelische Kirchen-Zeitung*, 1892, n° 5.
A. HARNACK . . . . . *Theol. Literaturzeitung*, t. XVI, 1891, p. 302.
HELEN B. HARRIS. . *The newly recovered Apology of Aristides, its doctrine and ethics*, Londres, 1891.

L'APOLOGIE D'ARISTIDE

LES TEXTES DE L'APOLOGIE

Jusqu'en 1878, l'Apologie d'Aristide était considérée comme perdue. Les témoignages anciens qui y font allusion n'en donnent qu'une idée très vague. Dans son *Histoire ecclésiastique* (IV, 3), Eusèbe mentionne une Apologie à Adrien, due à Aristide, sans donner aucun détail sur ce document, qui existait encore de son temps. La *Chronique* d'Eusèbe (Ed. Schœne, II, p. 166) ne nous apprend rien de plus sur l'Apologie. Cependant il en résulte qu'Aristide aurait eu du succès, car l'empereur aurait donné un édit (1) favorable aux

(1) La lettre de l'empereur Adrien à Minucius Fundanus a été conservée dans les mss. de Justin martyr. Elle est imprimée dans le *Corpus Apologetarum Christianorum*, I, 1, édition Otto, à la fin de la première Apologie de Justin (§ 68). Eusèbe a conservé également cette lettre dans son *Histoire ecclésiastique* (IV, 8 et 9; cf. Eusèbe, H. E., IV, 26; Tertullien, *Apol.*, V). On a cherché à en démontrer l'inauthenticité (Keim et Aubé). On peut fort bien en admettre l'authenticité, si l'on considère que c'est une simple lettre et non un édit, et qu'elle a pour but de remédier à la délation, plaie terrible de cette époque. La comparaison avec des pièces apocryphes, telles que le pseudo-rescrit d'Antonin, plaide en faveur de l'authenticité. Mais il n'y a aucune raison pour établir un

chrétiens. Jérôme, dans l'épître *ad Magnum oratorem* (Ep. LXX, Ed. Vall.), fait allusion à cet édit, mais le rattache à l'Apologie de Quadratus. Parlant de l'Apologie d'Aristide, il la décrit comme « *contextum philosophorum sententiis* ». Dans le *De viris illustribus* (XX), Jérôme ajoute un détail nouveau sur l'Apologie, qu'il donne comme « un exposé raisonné du christianisme, conservé chez les lettrés comme une preuve du talent de l'auteur ». Il faut ensuite aller jusqu'au neuvième siècle pour trouver un témoignage sur l'Apologie. D'après le matyrologe d'Adon, à la date du 31 août, l'Apologie fut remise à Adrien par Aristide, qui, à cette occasion, prononça un discours devant l'empereur. Un peu plus loin, à la date du 3 octobre, date du martyre de Denis l'Aréopagite, l'auteur invoque le témoignage d'Aristide « dont l'ouvrage sur la religion chrétienne est très estimé des gens lettrés ».

A partir de cette époque, le silence se fait sur l'Apologie dont on regrettait la perte, d'autant plus qu'elle était la première, et que tous les auteurs présentaient le philosophe Aristide comme un homme très remarquable. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de ces témoignages.

Le texte arménien (texte A).

Cette lacune fut partiellement comblée en 1878. Les Pères Mékhitaristes (1) publièrent alors deux textes ar-

lien quelconque entre l'Apologie d'Aristide et la lettre de l'empereur Adrien.

(1) L'ordre des Mékhitaristes fut fondé au commencement du

méniens (1) avec traduction latine, sous le titre de : *Sancti Aristidis Philosophi Atheniensis sermones duo*. Le premier était un fragment de l'Apologie d'Aristide. D'après les Mékhitaristes, la version arménienne en remonte au cinquième siècle, âge d'or de la littérature arménienne. Ils ne fournissaient d'ailleurs aucune preuve à l'appui de leur dire, ni aucun éclaircissement sur le ms, qu'ils attribuaient au dixième siècle (Préface).

L'année suivante, parut, dans la *Revue de Théologie et de Philosophie* (2), une traduction française faite sur l'arménien, par M. Garabed Thoumaïan, jeune Arménien, alors étudiant à Lausanne. Quelques mois plus tard, la même Revue (3) insérait un travail lu par M. le professeur L. Massebieau, à la Société de Théologie de Paris. Notre savant maître y traitait de l'authenticité du fragment d'Aristide, et, grâce à sa grande connaissance de la littérature chrétienne du deuxième siècle, montrait que rien ne s'opposait à ce que ce fût bien là une partie de l'œuvre du philosophe athénien. En 1880, parut une traduction allemande (4), faite sur l'armé-

dix-huitième siècle par un Arménien converti au catholicisme, du nom de Mékhitar. Établis depuis 1717 dans l'île de Saint-Lazare, près Venise, ces moines se sont donné pour tâche l'étude de l'antique littérature arménienne. La version arménienne de la chronique d'Eusèbe leur est due. Elle fut publiée en 1818.

(1) Le second texte est une homélie sur le bon larron, d'un nommé Aristæus, que les Mékhitaristes attribuent à tort à Aristide.

(2) *Revue de Théol. et de Philos.*, janvier 1879, p. 78-82.

(3) *Revue de Théol. et de Philos.*, mai 1879, p. 217-233.

(4) *Tüb. Theol. Quartalschrift*, 1880, p. 109-127.

nien par M. Himpel, et suivie d'une étude sur le document. M. Renan se prononça résolument contre l'authenticité du texte retrouvé, dans le sixième volume des *Origines du Christianïsme* (1), comme ne répondant pas aux témoignages d'Eusèbe et de Jérôme sur l'auteur et son œuvre. Une traduction anglaise, faite par M. F. C. Conybeare, d'Oxford, sur un autre ms. (2) du même fragment, se trouve dans les *Texts and studies*, I, 1, p. 30.

Le texte arménien, que nous désignerons par la suite, pour plus de commodité, par la lettre A, commence par un exposé de ce qui, pour l'auteur, constitue la vraie doctrine sur Dieu. Aristide passe ensuite au genre humain et examine quels sont les hommes qui ont professé cette vérité et ceux qui s'en sont écartés. A cet effet, il divise les hommes en Barbares, Grecs, Juifs et Chrétiens. A propos des Barbares et des Grecs, il expose une mythologie assez peu exacte. Les Juifs sont représentés comme descendant d'Abraham. Le nom d'Hébreux leur aurait été donné par leur législateur; celui de Juifs, à leur arrivée dans la terre promise. Les Chrétiens descendent de Jésus-Christ, fils de Dieu, né d'une vierge hébraïque. Le qualificatif répondant au grec θεοτόκος, attribué à Marie, doit être considéré comme une interpolation, et ne saurait infirmer l'authenticité du fragment. Ce qualificatif est d'ailleurs particulier au texte A. Suit une énumération de

(1) *Origines du Christianisme*, VI, p. VI, note.

(2) M. Conybeare s'est servi du ms d'Edschmiazin. Ce ms. du onzième siècle est en assez mauvais état et parfois illisible. Le texte des Mékhitaristes a suppléé (*Texts and Studies*, p. 29).

quelques faits évangéliques, et le fragment se termine par une phrase qui n'a aucun rapport avec ce qui précède, et que la traduction française rend ainsi : La (nature) spirituelle appartient à la divinité, la (nature) ignée, aux anges, la (nature) aqueuse, aux démons, et cette terre, au genre humain.

Le *texte syriaque* (*texte S*).

Au printemps 1889, M. Rendel Harris découvrit dans la bibliothèque du couvent de Sainte-Catherine, au mont Sinaï, un ms. (1) contenant des extraits syriaques, parmi lesquels se trouvait l'Apologie d'Aristide, des pages 93 a à 104 b. Il en prit une copie et se mit à étudier le texte retrouvé. Deux ans après, il publiait le texte syriaque avec une traduction anglaise et ses études sur la date de l'Apologie et sur le crédo qu'il en extrait. Le texte S est beaucoup plus long que le fragment A. Sauf quelques variantes, il contient les mêmes parties que A, la même quadruple division, la phrase qui termine A. Vient ensuite une longue réfutation des conceptions des Barbares (III-VII), suivie d'un exposé de la mythologie grecque (VIII-XI). A son grand étonnement, le lecteur trouve ensuite une sortie violente contre les Égyptiens, qualifiés du plus ignorant des peuples, qui remplit les chapitres XII et XIII. Le chapitre XIV, très court, est consacré aux Juifs et la fin de l'Apologie (XV, XVI, XVII) traite des Chrétiens et donne

(1) Pour plus de détails, voir la description du ms. qu'a donnée M. Rendel Harris, dans les *Texts and Studies*, des pages 3 à 6.

le tableau de leur vie. Le texte S a été étudié, au double point de vue de la doctrine et de la morale, par Me H. B. Harris (1), dans un volume d'une centaine de pages, qui, à part une description intéressante du couvent de Sainte-Catherine, n'ajoute que peu de chose au travail de M. le professeur Rendel Harris.

Le texte grec (*texte G*).

Pendant l'impression de son travail, M. Rendel Harris avait communiqué à M. le professeur Armitage Robinson quelques épreuves du texte S. Ce savant était alors à Vienne, à la recherche d'un ms. de la passion de Perpétue et Félicité et, feuilletant par hasard la version latine de la légende des saints Barlaam et Joasaph (2), il fut frappé de la ressemblance de ce qu'il lisait avec le texte S qu'il avait entre les mains. Il

(1) Helen B. Harris, *The newly recovered Apology of Aristides, its doctrine and ethics*, Londres, 1891.

(2) La légende des saints Barlaam et Joasaph a eu, au moyen âge, une très grande célébrité, en Orient comme en Occident. De très nombreuses versions en ont été faites. Le texte original grec est conservé dans une foule de mss. Ce livre est la transformation de l'histoire du Bouddha Çakya-Mouni en un conte chrétien, servant à l'édification. Le livre est écrit sous l'inspiration d'une histoire de la vie de Bouddha, modifiée par l'auteur autant que cela était nécessaire. Bouddha est dédoublé. Il est représenté par le prince indien Joasaph et par le moine Barlaam, son éducateur dans la piété. Le livre a probablement été composé au couvent de Saint-Saba, près de Jérusalem, par un moine grec nommé Jean, dans la première moitié du septième siècle.

Pour plus de détails, voyez *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph*, par H. Zotenberg, 1886.

se reporta au commencement du discours et trouva les paroles mêmes par lesquelles débute l'Apologie. M. Robinson n'eut qu'à recourir au texte grec de la légende pour avoir l'original de l'Apologie. De retour à Cambridge, il étudia comparativement les deux textes, afin de se rendre compte de l'importance de sa découverte. Il publia, peu de temps après, le texte grec et le résultat de ses études. Les textes S et G ont ainsi paru en 1891, dans la collection des *Texts and studies*, volume premier, n° 1. Le texte G, souvent plus concis, donne une division différente des hommes. Au lieu de quatre races, il y en a trois. La première, qui contient les adorateurs des faux dieux, se subdivise en Chaldéens, Grecs et Égyptiens. Puis viennènt les Juifs et les Chrétiens. L'ordre des matières est un peu différent, et la phrase par laquelle se termine A manque totalement. L'impression générale que laisse le texte G est très bonne. Il présente un tout bien ordonné, sans les redondances des textes A et S. Les matières sont rangées dans un ordre plus satisfaisant et qui semble plus digne de ce qu'on dit du talent de l'auteur. Mais c'est là une impression purement littéraire et nous verrons jusqu'à quel point elle est exacte.

Quelle est la valeur respective des trois textes, et quels rapports y a-t-il entre eux? Telle est la question qui se pose maintenant.

Pour M. Robinson (1), la version arménienne n'a pu être faite sur le texte S tel que nous le possédons, et, d'autre part, la version syriaque ne dépend pas du

(1) P. 74, ss.

fragment A. Quant au texte grec, la question est plus difficile à résoudre. D'un côté, on constate dans le texte S des additions; de l'autre, on peut se demander parfois si le texte G n'est pas abrégé. M. Robinson montre par des exemples (1) que les traductions syriaques, quoique généralement connues pour leur fidélité, sont en réalité des paraphrases, et en conclut que rien ne s'oppose à ce qu'il en soit de même pour la version syriaque de l'Apologie. La conclusion de l'étude comparative de M. Robinson est donc en faveur du texte grec, et il croit pouvoir repousser toute partie du texte S qui n'a pas de parallèle grec (2).

M. R. Seeberg, dans un article de 30 pages environ, paru dans la *Neue Kirchliche Zeitschrift* (loc. cit.), a longuement étudié les rapports des textes A, S et G et leurs différences. Il résume ainsi ses conclusions :

1° S et A, malgré des additions, ont conservé l'ordre original de l'Apologie.

2° Il n'y a pas lieu de parler d'un ancien remaniement de l'Apologie qui aurait servi de base à S et A.

3° G, ou l'auteur de la vie de Barlaam et Joasaph, a remanié l'Apologie et en a bouleversé l'ordre primitif.

4° Une reconstruction du texte original d'Aristide s'appuiera, pour la forme surtout, sur G, mais exigera, pour le fond, l'accord de S et A.

M. Seeberg a ainsi tenté une reconstruction de différentes parties du texte (pages 950-962). Cette tentative ne nous paraît pas tenir assez compte de la valeur du

(1) P. 72.
(2) P. 80.

texte grec. Il ne faut pas oublier que nous avons là un texte dans la langue originale, et que si G a pu subir des modifications, même profondes, A et S ne sont que des traductions et ont pu tout aussi bien subir des altérations. Ceci nous amène à examiner la façon dont le texte G a été conservé. L'auteur de la légende de Barlaam et Joasaph a inséré dans son ouvrage un ancien texte sans en indiquer la provenance. Étudions donc l'ouvrage lui-même et le procédé de rédaction de l'auteur. Le texte grec figure dans le tome IV des *Anecdota græca*, de Boissonade. L'apologie ne commence qu'au haut de la page 239. Les principaux faits de la légende sont les suivants. Abenner, roi de l'Inde, longtemps sans enfants, devient finalement père de Joasaph. A la naissance de l'enfant, les astrologues prédisent, entre autres, qu'il se fera chrétien. Abenner, qui hait les chrétiens, veut empêcher la prédiction de se réaliser. Il enferme son fils, loin de toute influence chrétienne. Arrivé à l'âge d'homme, le prince, à qui on a caché soigneusement toute idée de tristesse, de mort, demande la liberté. Le roi lui accorde la permission de sortir, mais on fait disparaître du chemin par où il doit passer tout ce qui pourrait troubler la quiétude de Joasaph. Un jour, cependant, il rencontre des gens malheureux et perd sa joie. Un moine du nom de Barlaam, averti providentiellement, arrive déguisé en marchand, et est admis auprès du prince pour lui faire voir une perle de grande valeur. Il en profite pour lui exposer, dans un long discours, la foi et l'espérance des chrétiens. Le résultat en est la conversion et le baptême de Joasaph. Ce long discours, coupé par des

observations et des questions du prince, est très curieux à étudier. On y trouve de très nombreux passages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils forment parfois une sorte de mosaïque, comme dit M. H. Zotenberg (1). Il est facile de s'assurer que ces passages ne sont pas transcrits de mémoire, mais reproduits *littéralement* d'après le texte grec (2). Outre les passages de la Bible, il y a de fréquents emprunts aux Pères de l'Église. Mais l'auteur n'indique la provenance ni des passages bibliques, ni des passages des Pères. Grégoire de Nazianze et Basile sont souvent mis à contribution et introduits comme partie intégrante dans l'ouvrage, où ils sont reproduits fidèlement. Quelquefois, on trouve la mention : « Comme dit un sage », ou : « Comme dit un saint » (3). Il n'en résulte pas moins que l'auteur a pour procédé de ne signaler ni le caractère, ni la provenance de ses emprunts. La méthode apologétique de ce long discours est la suivante. La vérité des doctrines chrétiennes est prouvée par les prophéties de l'Ancien Testament, par les témoignages de Jésus-Christ et des Apôtres et par les miracles (Boissonade, pages 61, 119).

La doctrine ascétique occupe une place dominante. La vanité du monde et l'excellence de la vie ascétique sont affirmées avec force (Boiss., p. 121, 339). A côté de cela, l'auteur expose les doctrines de la dogmatique orthodoxe de l'Orient du sixième et du commencement du septième siècle, sur Dieu, la Trinité, l'incarnation,

(1) *Op. cit.*, p. 9.
(2) Rom., XI, 36, selon le T. R., est reproduit Boissonade, p. 84.
(3) Boiss., p. 129.

la chûte, la rédemption, le baptême et la résurrection. Le dogme de la Trinité, en particulier, est défini avec une grande précision dans deux confessions de foi, proposées au néophyte avant le baptême (Boiss., p. 83 et 161). L'auteur s'étend également longuement sur le baptême, indispensable avec la foi pour gagner le royaume des cieux (Boiss., p. 84). La résurrection des morts et la vie éternelle sont traitées à plusieurs reprises (Boiss., p. 64, 69). L'Ancien et le Nouveau Testament fournissent à l'auteur de nombreux traits pour dépeindre le second avènement du Christ et la résurrection des morts (Boiss., p. 69 et suiv., 75 et suiv., 229).

Tel est l'ouvrage dans lequel est encadrée l'Apologie d'Aristide. Elle est introduite de la façon suivante. Le roi Abenner est furieux de la conversion de son fils au christianisme et cherche un moyen de l'en détourner. Il fait organiser une discussion théologique, dans laquelle un personnage ressemblant au moine Barlaam parlera pour le Christianisme, mais si mal, que les rhéteurs triompheront facilement de lui. Le roi espère qu'à l'issue de la discussion, Joasaph reniera sa foi. Nachor, c'est le nom du pseudo-Barlaam, ouvrit la bouche pour parler, mais, ô miracle : « Καθάπερ ὁ τοῦ Βαρλαὰμ ὄνος, ἃ οὐ προέθετο εἰπεῖν ταῦτα λελάληκε, καὶ φησὶ πρὸς τὸν σβαιλέα Ἐγὼ βασιλεῦ κ.τ.λ. » (Boiss., p. 239). Nachor se met à défendre le Christianisme, comme s'il avait été réellement Barlaam.

L'auteur de la légende, suivant le procédé que nous avons constaté plus haut, insère ici, sans en indiquer la provenance, l'Apologie du philosophe Aristide. L'Apo-

logie n'est qu'une très petite partie de la légende, qui comprend presque tout le quatrième volume des *Anecdota Græca*.

On ne peut s'empêcher d'être frappé de la différence énorme qu'il y a entre le Christianisme, tel que Barlaam l'avait exposé au jeune Joasaph, et tel que Nachor le montre dans son discours. Joasaph ne pouvait guère reconnaître la religion que lui avait enseignée le vieux moine Barlaam.

Quel abîme entre la savante et profonde métaphysique de Barlaam et l'exposé si simple des mœurs des chrétiens, que donne Nachor! On est loin de cet ascétisme, qu'un moine présentait au jeune néophyte comme la perfection de la vie chrétienne, et il s'agit, avant tout, de la valeur morale et de l'importance sociale du Christianisme. L'auteur ne semble pas avoir remarqué cette différence. Dans tous les cas, il n'a rien fait pour la faire disparaître, ou pour la rendre moins frappante. Et que penser de la longue réfutation de la religion des Chaldéens, des Grecs, des Égyptiens, qui, au septième siècle, ne pouvait guère disputer la victoire au Christianisme? Pourquoi l'auteur de la légende n'a-t-il pas introduit une réfutation de la religion que professaient le roi Abenner et ses rhéteurs?

Au lieu de cela, il a purement et simplement copié un document qui répondait tant bien que mal à ce dont il avait besoin. Il lui fallait un discours apologétique. Il a pris l'Apologie d'Aristide qu'il avait sous la main, et ne s'est même pas donné la peine de l'adapter au cadre dans lequel il la faisait entrer. A cette époque encore, on ignore ce que c'est que la propriété littéraire, et c'est

sans aucun scrupule que le pieux moine du couvent de Saint-Saba a dû commettre ce plagiat.

Nous concluons donc qu'il y a lieu de tenir grand compte du texte grec et de lui assigner, comme fond et comme forme, une importance supérieure à celle d'A et S. Il ne faudrait pas en conclure que nous prétendons avoir là le texte même de l'Apologie, mais nous pensons qu'au point de vue de l'intégrité, le texte conservé dans la légende de Barlaam et de Joasaph offre le plus de garanties. La suite montrera que le texte grec est meilleur que les deux versions, et aux arguments externes viendront se joindre les preuves internes.

TRADUCTION DE L'APOLOGIE, TELLE QU'ELLE EST CONSERVÉE DANS LA LÉGENDE DE BARLAAM ET JOASAPH

I. O Roi, je suis entré dans le monde par la providence de Dieu, et ayant contemplé le ciel, la terre et la mer, le soleil et la lune et le reste, je fus étonné de l'arrangement de ces choses. Voyant le monde se mouvoir nécessairement, je compris que celui qui le fait mouvoir et qui le maintient est Dieu. Car ce qui fait mouvoir est plus puissant que ce qui est mû, et ce qui maintient est plus puissant que ce qui est maintenu. Je dis donc que celui qui a organisé et qui maintient toutes choses est le Dieu sans commencement ni fin, immortel, sans aucun besoin, élevé au-dessus de toutes les passions et imperfections telles que la colère, l'oubli, l'ignorance, etc. Toutes choses ont été créées par lui. Il n'a besoin ni de sacrifice, ni de libation, ni d'aucune des choses qui existent. Mais tous ont besoin de lui (1).

(1) Le texte S donne ici une longue paraphrase de G. Quoique le paragraphe soit deux fois plus long, il ne contient rien de plus. Il y a des explications vraiment naïves et qui sont bien plutôt œuvre du traducteur que de l'auteur. En voici des exemples : S et G présentent Dieu comme n'ayant ni commencement ni fin. Le traducteur syriaque ajoute qu'il entend par là que tout ce qui a un commencement a aussi une fin et que tout ce qui a une fin est corruptible. Cela est juste, mais à quoi cela sert-il, puisqu'il est dit que Dieu n'a pas de fin? Dieu est parfait parce qu'il n'y a en

II. Après avoir dit ces choses au sujet de Dieu (1), pour autant que je suis capable (2) de parler de lui, arrivons au genre humain, afin de voir quels sont ceux des hommes qui ont eu quelque part à la vérité et quels sont ceux qui ont erré.

Il est notoire pour tous, ô Roi, qu'il y a trois races d'hommes dans ce monde : les adorateurs de ceux que vous appelez Dieu, les Juifs et les Chrétiens. Ceux qui adorent plusieurs dieux se divisent encore en trois races : les Chaldéens, les Grecs et les Egyptiens (3).

lui aucune imperfection, dit encore G. Personne n'a jamais songé à le nier.

(1) On a voulu voir dans les mots τούτων οὕτως εἰρημένων la preuve que l'auteur de la légende avait écourté le chapitre I. Il donne dans son ouvrage une grande quantité de qualificatifs de Dieu (Boiss., p. 45, 211, 239) et aurait abrégé pour ne pas se répéter. Il ne faut pas oublier que le discours de Nachor est destiné à affermir le prince dans la foi et que, par conséquent, il doit être plus affirmatif encore que Barlaam. Or, l'auteur de la légende n'a rien ajouté, puisque tout ce qu'on lit dans G se trouve aussi dans les textes A et S.

(2) Ep. ad. Diogn., c. 1.

(3) Cette division est particulière au texte G. Les textes A et S donnent la quadruple division suivante : Barbares, Grecs, Juifs et Chrétiens. Malgré ces deux documents, nous n'hésitons pas à considérer la division du grec comme la division originale. Ce sont bien les trois religions qui étaient en présence dans le monde après Jésus-Christ. D'abord, le vieux paganisme sous toutes ses formes, depuis le panthéisme de l'Inde jusqu'aux mythologies de l'Égypte, de la Phénicie, de la Grèce et de l'Italie. Ensuite le judaïsme, avec son étroit exclusivisme, et enfin le christianisme naissant, déjà altéré et compliqué d'éléments étrangers. Outre cette considération générale, il faut remarquer que la division en quatre races des textes A et S ne permet pas de développement sur les Égyptiens. Or, le texte syriaque traite des Égyptiens dans les ch. XII et

Car ils ont été la cause et les initiateurs pour les autres peuples du culte et de l'adoration des dieux qui ont plusieurs noms.

III. Voyons donc quels sont ceux qui ont eu part à la vérité et quels sont ceux qui ont erré (1). Ne connaissant pas Dieu, les Chaldéens (2) errèrent dans leur culte

XIII. Les Barbares mentionnés par A et S ne peuvent être que les Chaldéens, comme nous le montrerons un peu plus loin. Le nom de Belus, qui est resté dans la version arménienne, est une précieuse indication. D'après le récit de la création, laissé par Bérose, Bel se coupa la tête, et, de son sang mêlé à la poussière de la terre, il forma l'homme. Les Grecs appelaient les descendants de Bel des Chaldéens et non des Barbares. Les Barbares n'ont rien à faire avec Cronos et Rhea, parents de Zeus, père d'Helenus, comme le veut S (ch. II). Le ch. IX, parallèlement avec G (ch. IX), mentionne Cronos comme Dieu des Grecs. Il y a donc une contradiction dans le texte syriaque. Le traducteur syriaque n'avait aucune idée bien exacte de toute cette mythologie : le ch. IX mentionne Dios, qui est appelé Zeus! (A aussi). M. Robinson (*Texts and Stud.*, p. 90) fait remarquer que le rapprochement avec le Κήρυγμα Πέτρου, qui présente une triple division, est tout à l'avantage de la division de G (voyez *Épître à Diognète*, I; Tertullien, *Ad Nationes*, I, 8, et *Contra gnosticos scorpiace*, 10). Enfin, il y a évidemment une altération dans cette partie des versions arménienne et syriaque. Le nom de Rhea, surtout, a été altéré dans l'arménien. Les différents traducteurs lisent Eerra, Eearra, Eer, Hyera pour Rhea.

(1) L'ordre des matières diffère ici de celui des deux versions. Après la première phrase du chapitre III, les textes S et A passent à l'explication de leur quadruple division et exposent l'origine des Barbares, des Grecs, des Juifs et des Chrétiens. Les deux versions répètent ensuite leur division et insèrent un passage incompréhensible que nous avons reproduit plus haut. C'est seulement alors que le texte S, qui continue seul, commence la réfutation (III).

(2) Le pays situé entre l'Euphrate et le Tigre, à cause de sa position entre les deux cours d'eau auxquels il doit sa richesse et sa

des éléments et se mirent à adorer la créature au lieu de celui qui les a créés. Ils se sont fait des représentations et ils ont rendu un culte à des statues du ciel, de la terre, de la mer, du soleil et de la lune et des autres

fécondité, portait le nom de Mésopotamie. Le sud du pays, d'après sa capitale Babel, porta le nom de Babylonie, tandis que le nord fut l'Assyrie. Les peuples qui habitèrent ces contrées sont appelés par les Hébreux et les Grecs Chaldéens et Assyriens. Ces noms concordent avec ceux qu'ils se sont donnés eux-mêmes d'après les Inscriptions. Avant eux les Soumirs et Accads avaient habité le pays. Astrologues, puis astronomes, surtout mathématiciens, ces derniers sont les inventeurs de l'écriture dite cunéiforme. Les Chaldéens leur empruntèrent leur science et une bonne partie de leurs idées religieuses. Dans son livre sur l'*Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques*, le professeur C. P. Tiele étudie les divinités des Soumirs et Accads et montre l'origine des divinités chaldéennes (Livre II, ch. I et II). Ana (l'élevé) est le ciel considéré comme être divin; pour les Chaldéens il devient le dieu du ciel. Les principaux dieux des Chaldéens sont empruntés à ce panthéon très ancien. L'abîme, l'océan céleste, la mer sont représentés par Hea (maison des eaux). Il y a aussi un dieu du soleil, de la lune, de certaines étoiles, de la terre. Le dieu de l'atmosphère donne naissance au vent et à la pluie. Le dieu du feu jouait un rôle considérable comme dieu protecteur de la maison et de la famille.

D'après M. Oppert (article *Chaldée* dans l'*Encyclopédie* de M. Lichtenberger), les Chaldéens avaient un cercle de douze dieux, correspondant presque un à un aux douze mois. Dès les temps les plus reculés, la Chaldée est un centre de civilisation. Les doctrines chaldéennes se seraient répandues dans l'empire romain à l'origine du christianisme.

M. H. Zotenberg pense qu'il s'agit ici des croyances des Perses. Ce qui l'induit en erreur, c'est qu'il met cette description en relation avec des développements sur le règne du mal (Boissonade, p. 45, 51, 105, 173) et que la réfutation de la divinité de l'homme lui paraît s'adresser au Roi de Perse. La découverte de M. Robinson détruit cette explication. (Zotenberg, *op. cit.*, p. 58, 59.)

éléments ou astres, et les ayant enfermées dans des temples, ils les adorent en les appelant dieux et les gardent avec soin, de peur qu'elles ne soient volées par des brigands (1). Et ils n'ont pas compris que ce qui garde est plus grand que ce qui est gardé, et que celui qui fait est plus grand que ce qui est fait. Si donc leurs dieux sont incapables de se sauver eux-mêmes, comment sauveraient-ils les autres? Les Chaldéens ont donc grandement erré en adorant des statues mortes et inutiles. Je m'étonne, ô Roi, que leurs prétendus philosophes n'aient pas compris que les éléments aussi sont corruptibles (2). Si les éléments sont corruptibles et soumis par nécessité, comment seraient-ce des dieux? Si les éléments ne sont pas des dieux, comment les statues faites en leur honneur seraient-elles des dieux?

IV. Arrivons donc, ô Roi, aux éléments eux-mêmes, afin de démontrer qu'ils ne sont pas des dieux, mais qu'ils sont corruptibles et altérables, tirés du néant par le commandement du vrai Dieu qui est incorruptible, immuable et invisible. Il voit tout et, selon sa volonté,

(1) L'auteur de l'Épître à Diognète, dans sa réfutation des prétendus dieux des Grecs, se sert du même argument On lit au ch. II, 2 : « Celui-ci n'est-il pas de bois déjà pourri, cet autre d'argent, qui a besoin d'un homme pour le garder afin qu'il ne soit pas volé? »

(2) La science se perpétuait dans les castes, de père en fils, et les différentes écoles de Babylone, de Borsippa, d'Orchoë, de Sippare eurent de longues controverses entre elles. Les adhérents de ces écoles prirent le nom de *Chaldéens*. Ce nom devint synonyme de savant, d'astrologue, de prophète. Comme tel il apparaît dans le livre de Daniel (IV, 7-11).

change et transforme tout. Que dirai-je donc des éléments?

Ceux qui pensent que le ciel est Dieu se trompent, car nous le voyons tourner et se mouvoir par nécessité et composé de beaucoup de parties. C'est pourquoi il est appelé cosmos. Le cosmos est l'œuvre de quelque artisan. Or, ce qui est composé a un commencement et une fin. Le ciel se meut nécessairement, et avec lui ses étoiles. Les constellations selon leur ordre et avec leur intervalle passent de signe en signe (1); parmi les étoiles les unes se couchent, les autres se lèvent et accomplissent leur course dans leurs temps, produisant l'été et l'hiver, selon l'ordre de Dieu, sans dépasser leurs propres limites, suivant la loi immuable de la nature, qui régit le monde céleste. D'où il résulte que le ciel n'est pas Dieu, mais œuvre de Dieu.

Ceux qui pensent que la terre est Dieu se sont trompés; nous voyons, en effet, qu'elle est soumise et dominée par les hommes, qu'elle est creusée, souillée et qu'elle devient inutile. Si on la cuit elle meurt : il ne pousse rien dans la terre cuite. Si elle est trop mouillée, elle se corrompt avec ses fruits. Elle est foulée par les hommes et les autres êtres vivants et souillée par le sang de ceux qui sont tués. On la creuse et on la remplit de morts : elle devient un dépôt de cadavres. Puisqu'il en est ainsi, la terre ne peut être Dieu. Elle est une œuvre de Dieu à l'usage des hommes.

V. Ceux qui pensent que l'eau est Dieu se sont

(1) Le Zodiaque, pour les anciens, soutenait les astres.

trompés. Elle aussi est créée pour l'usage des hommes, qui dominent sur elle/ Elle est souillée et corrompue et altérée par la cuisson et le mélange avec des couleurs, congelée par le froid, teinte par le sang et sert au lavage de toutes les impuretés. C'est pourquoi il est impossible que l'eau soit Dieu : elle est œuvre de Dieu.

Ceux qui pensent que le feu est Dieu se trompent. Le feu est destiné à l'usage de l'homme et lui est soumis. On le transporte de lieu en lieu pour faire bouillir ou rôtir toutes sortes de viandes, même pour brûler des cadavres. Il est corrompu de bien des manières et éteint par les hommes. C'est pourquoi le feu ne peut pas être Dieu, mais il est une œuvre de Dieu.

Ceux qui pensent que le souffle des vents est Dieu se trompent. Car il est évident qu'il sert un autre et que pour l'usage des hommes Dieu le prépare au transport des navires, à l'importation des blés et à d'autres usages. Il augmente ou diminue suivant le commandement de Dieu. C'est pourquoi on ne peut croire que le souffle des vents soit un Dieu, il est œuvre de Dieu.

VI. Ceux qui pensent que le soleil est Dieu se trompent : car nous le voyons se mouvoir par nécessité et tourner, passant de signe en signe, se couchant et se levant pour chauffer les plantes et les bourgeons pour l'usage des hommes, étant en relation avec les astres et étant beaucoup plus petit que le ciel, s'éclipsant et n'ayant aucun pouvoir. C'est pourquoi on ne saurait penser que le soleil est Dieu ; il est œuvre de Dieu. Ceux qui pensent que la lune (1) est Dieu se trompent, car

(1) La version arménienne mentionne la lune au commencement

nous la voyons se mouvoir nécessairement et tourner, passant de signe en signe, se couchant et se levant pour l'usage des hommes, étant plus petite que le soleil, croissant et diminuant et ayant des éclipses. C'est pourquoi on ne peut croire que la lune soit Dieu, elle est œuvre de Dieu.

VII. Ceux qui pensent que l'homme (1) est Dieu se trompent. Car nous le voyons se mouvoir par nécessité, se nourrir, vieillir malgré lui. Tantôt il est dans la joie, tantôt dans la tristesse, ayant besoin de nourriture, de boisson et de vêtement. Il est irascible, jaloux, envieux et troublé; il a beaucoup de défauts. Les éléments et les animaux lui sont nuisibles de bien des manières, et la mort le menace. L'homme ne peut donc être Dieu; il est œuvre de Dieu.

Les Chaldéens ont donc grandement erré en suivant leurs désirs. Ils adorent les éléments corruptibles et les statues mortes. Et ils ne comprennent pas les choses qu'ils divinisent.

VIII. Arrivons aux Grecs, afin de voir s'ils ont bien pensé au sujet de Dieu. Les Grecs donc, se disant sages, ont été plus fous que les Chaldéens en prétendant qu'il y a eu beaucoup de dieux, les uns mâles, les autres fe-

de l'Apologie. La version syriaque ne la mentionne pas et n'en donne aucune description ni réfutation.

(1) M. H. Zotenberg, dont l'ouvrage a paru en 1886 avant la découverte de M. Robinson, pense qu'il s'agit ici du Roi de Perse, auquel on attribuait le caractère divin. Le texte S (VII) a un passage parallèle qui détruit cette hypothèse.

melles, livrés à toutes les passions et capables de toutes les iniquités. Ils les ont montrés adultères, meurtriers, irascibles, envieux, colères, parricides, fratricides, voleurs, avides, boiteux, estropiés, sorciers, insensés. Les uns meurent, d'autres sont foudroyés, d'autres asservis aux hommes, d'autres fugitifs, se lamentant, ou se métamorphosant en animaux pour accomplir des choses honteuses et mauvaises. Les Grecs ont donc prétendu des choses ridicules, folles et impies, ô Roi, saluant des dieux qui n'en sont pas, suivant leurs mauvais désirs, afin que, les ayant comme défenseurs de leurs vices, ils puissent commettre des adultères, dérober, tuer et faire les choses les plus odieuses. Si leurs dieux font ces choses, pourquoi eux aussi ne les feraient-ils pas? Par suite de cet égarement dans les mœurs, les hommes ont eu de nombreuses guerres, et il y a eu des meurtres et de dures captivités.

IX. Mais si nous examinons leurs dieux un à un, tu verras leur grande absurdité. Ils vénèrent tout d'abord comme dieu, Cronos, à qui ils sacrifient leurs enfants. Cronos eut beaucoup d'enfants de Rhea; mais il devint fou et mangea ses propres enfants. On dit que Zeus lui coupa les parties et les jeta dans la mer, d'où l'on raconte que naquit Aphrodite. Ayant ainsi lié son propre père, Zeus le jeta dans le Tartare. Tu vois l'erreur et l'obscénité dans laquelle ils tombent au sujet de leur dieu : un Dieu peut-il être lié et châtré? Quel égarement! Quels hommes sensés le prétendraient?

Deuxièmement, ils adorent Zeus. On dit de lui qu'il est Roi des dieux eux-mêmes et qu'il s'est changé en

animaux afin de commettre adultère avec des femmes mortelles. On le représente comme se changeant en taureau à cause d'Europe, en or à cause de Danaé, en cygne à cause de Léda, en satyre pour Antiope, et en éclair pour Semelé. Il eut d'elles beaucoup d'enfants, Dionusos, Zethos, Amphion, Heraclès, Apollon, Artemis, Persée, Castor, Hélène, Pollux, Minos, Rhadamante et Sarpédon, ainsi que les neuf filles appelées Muses. Ils racontent ainsi ensuite l'histoire de Ganymède. Les hommes ont imité toutes ces choses, ô Roi, et sont devenus adultères et pédérastes et se sont rendus coupables d'autres choses mauvaises à l'incitation de leur Dieu. Comment est-il possible qu'un Dieu soit adultère, pédéraste ou parricide?

X. Avec lui, ils adorent comme dieu un certain Hephaestus, un boiteux qui manie le marteau et la tenaille et qui forge pour gagner son pain. Il est donc nécessiteux? C'est pourquoi un boiteux qui a besoin des hommes ne peut être Dieu. Ensuite, ils adorent comme Dieu Hermès, qui est envieux, voleur, cupide, sorcier, estropié, interprète. Il ne peut donc être un Dieu. Ils disent qu'Asclepius est Dieu : il est médecin, il prépare des médicaments et compose des emplâtres pour gagner son pain. Car il était nécessiteux. Ensuite, il fut foudroyé par Jupiter à cause du fils du Lacédémonien Tyndare et il mourut. Si Asclepius, quoique Dieu, a été foudroyé et n'a pu se secourir lui-même, comment viendrait-il en aide aux autres?

Arès, le guerrier ambitieux et voleur de troupeaux, est vénéré comme Dieu. Ensuite, commettant adultère

avec Aphrodite, on dit qu'il fut lié par l'enfant Eros et par Hephaestus. Comment un Dieu peut-il convoiter, être guerrier, lié ou adultère?

Ils prétendent que Dionysus est Dieu, lui qui se livre à des orgies nocturnes et à l'ivrognerie, qui enlève les femmes d'autrui; il est devenu insensé et s'est enfui. Il fut ensuite tué par les Titans. Si donc Dionysus tué ne put se venir en aide, lui qui était insensé, ivrogne et fugitif, comment serait-il Dieu?

Ils disent qu'Heraclès étant ivre et fou, tua ses propres enfants, puis fut détruit par le feu et mourut. Comment un ivrogne, meurtrier d'enfants et brûlé serait-il Dieu? Comment viendrait-il en aide aux autres, lui qui n'a pu se secourir lui-même?

XI. Ils adorent comme Dieu, Apollon, l'ambitieux qui porte l'arc et le carquois, ou la lyre et la pectis, et qui vend aux hommes des oracles contre salaire. Est-il donc dans le besoin? Ne peut être dieu quiconque est nécessiteux, ambitieux et joueur de lyre.

Ils ajoutent qu'Artémis est sa sœur, la chasseresse qui a un arc avec carquois. Elle court seule dans les montagnes avec des chiens à la poursuite du cerf et du sanglier. Comment cette chasseresse, qui court avec des chiens, serait-elle Dieu?

Ils prétendent qu'Aphrodite l'adultère est une déesse. Tantôt elle a comme amant Arès, tantôt Anchise, tantôt Adonis dont elle pleure la mort en le cherchant. On raconte qu'elle est descendue dans l'Hadès afin de racheter Adonis à Perséphone. As-tu vu, ô Roi, une démence plus

grande que celle-là? Faire une déesse d'une adultère qui se lamente et qui pleure!

Ils adorent Adonis (1) le chasseur comme Dieu, lui qui mourut violemment tué par un sanglier et ne put se secourir dans son infortune. Comment un adultère, chasseur, mort violemment, se soucierait-il des hommes (2)?

Toutes ces choses et beaucoup de semblables, infiniment plus honteuses et mauvaises, les Grecs les racontent de leurs dieux; il n'est pas permis de les dire, ni même d'en faire mention. Les hommes ayant donc pris exemple sur leurs dieux ont commis toute injustice, débauche et impiété, souillant la terre et l'air de leurs horribles actions.

Les Égyptiens, plus imbéciles et insensés que ces derniers, se sont trompés plus que tous les peuples. Ils ne se sont pas contentés des objets de vénération des Chaldéens et des Grecs, mais ils ont adoré comme dieux des animaux privés de raison, terrestres ou aquatiques, des plantes et des bourgeons, et ils se sont souillés par toute leur folie et leur débauche plus que tous les autres peuples de la terre.

Dès l'antiquité ils adorent Isis, ayant comme frère et mari Osiris, qui fut tué par son propre frère Typhon. C'est pourquoi Isis s'enfuit avec son fils Oros à Biblos de Syrie, cherchant Osiris, se lamentant amèrement jusqu'à ce que Oros ait grandi et ait tué Typhon. Ainsi donc Isis ne put secourir son propre frère et mari; Osiris tué par

(1) Le texte S le présente sous son nom chaldéen de Tammuz.

(2) Le texte S insère à la suite deux paragraphes sur Rhea et Kore.

Typhon ne put se sauver lui-même. Typhon, le fratricide, tué par Oros et Isis ne put se délivrer de la mort. Quoique connus par de tels crimes, ils ont été admis comme dieux par les Egyptiens. Ceux-ci, non contents de ces dieux ni des objets de culte des autres peuples, vénèrent aussi comme dieux des animaux. Quelques-uns d'entre eux ont adoré le mouton, quelques-uns le bouc, d'autres le veau et le porc, d'autres le corbeau, l'épervier, le vautour et l'aigle, d'autres le crocodile; quelques-uns le chat et le chien, le loup et le singe, le serpent, l'aspic, d'autres l'oignon, l'ail, les épines et les autres créatures. Et les malheureux ne comprennent pas que toutes ces choses n'ont aucune puissance. Voyant leurs dieux mangés par d'autres hommes, brûlés et tués, puis pourrir, ils n'ont pas saisi que ce ne sont pas des dieux.

XIII. Les Égyptiens, les Chaldéens et les Grecs ont donc grandement erré en adorant ces dieux, en faisant leurs statues et en divinisant des idoles sourdes et privées de sens. Et je m'étonne que, voyant leurs dieux sciés et taillés par des ouvriers (1), se briser et tomber en ruine par le temps, se décomposer et se fondre, ils n'aient pas compris que ce ne sont pas des dieux. Puisqu'ils ne peuvent rien pour leur propre salut, comment auraient-ils souci des hommes? Mais leurs poètes et leurs philosophes, ceux des Chaldéens, des Grecs et des Égyptiens, voulant glorifier leurs dieux dans leurs poèmes et dans leurs ouvrages, ont bien davantage

(1) Voyez Épître à Diognète, II, 3,

étalé et mis a nu leur honte devant nous. Si donc le corps de l'homme, étant composé de plusieurs parties, ne rejette aucun de ses propres membres, mais, ayant dans tous ses membres une unité indissoluble, est d'accord avec lui-même, comment y aurait-il dans la nature divine pareil combat et discorde? Si la nature divine est une, un dieu ne doit pas en persécuter un autre, ni le tuer, ni lui faire du mal. Si donc les dieux sont persécutés, tués, volés ou foudroyés par des dieux, il n'y a plus une nature, mais des pensées partagées et toutes malfaisantes, de sorte qu'aucun d'eux n'est dieu. Il est donc évident, ô Roi, qu'il y a une grande erreur dans cette explication des dieux.

Comment les sages et les savants d'entre les Grecs n'ont-ils pas compris que ceux qui font des lois sont jugés par leurs propres lois? Si donc les lois sont justes, leurs dieux sont tout à fait injustes en les transgressant, en commettant des meurtres, des sortilèges, des adultères, des vols, des crimes contre nature. Si au contraire ils ont ainsi bien agi, alors les lois sont injustes et en opposition avec les dieux. Or, les lois sont bonnes et justes, louant la vertu et réprouvant le vice; les actions de leurs dieux en sont la transgression. Leurs dieux sont donc transgresseurs, et ceux qui ont adoré de tels dieux sont tous dignes de mort et impies. Si les récits qui les concernent sont fabuleux, ce ne sont que des mots; s'ils sont réels, ceux qui ont fait et souffert ces choses ne sont pas des dieux. Si ces histoires sont allégoriques, ce sont des fables et rien d'autre.

XIV. Il est maintenant évident, ô Roi, que tous ces objets de culte polythéiste sont des œuvres d'erreur et de perdition. On ne peut appeler dieux ceux qu'on voit, mais qui ne voient pas. Mais il faut adorer le Dieu invisible qui voit toutes choses et qui a tout créé.

Arrivons donc, ô Roi, aux Juifs, afin de voir ce qu'ils pensent, eux aussi, de Dieu. Descendant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ils vinrent habiter l'Egypte. Dieu les en fit sortir de sa main forte et de son bras tout-puissant, par le moyen de Moïse, leur législateur, et il leur manifesta sa puissance par beaucoup de signes et de miracles. Mais, dans leur injustice et dans leur ingratitude, ils adorèrent souvent les idoles des païens et ils tuèrent les prophètes et les justes qui leur étaient envoyés.

Ensuite, lorsqu'il plut au fils de Dieu de venir sur la terre, après l'avoir insulté, ils le livrèrent au gouverneur des Romains et le condamnèrent à être crucifié, sans tenir compte de ses bienfaits et des innombrables miracles qu'il avait accomplis parmi eux. Ils ont péri par leur propre iniquité. Ils adorent bien maintenant le Dieu unique et tout-puissant (1), mais sans intelligence, car ils renient le Christ, fils de Dieu, et sont presque semblables aux païens (2), et quoiqu'ils paraissent se rapprocher de la vérité, ils s'en éloignent. Cela, au sujet des Juifs.

XV. Les Chrétiens descendent (3) du Seigneur Jésus-

(1) Ep. ad Diogn., III, 2.
(2) Ep. ad Diogn., II.
(3) On ne savait pas, à cette époque, ce que c'était qu'une reli-

Christ. On le reconnaît comme Fils du Dieu Très-Haut descendu du ciel avec le Saint-Esprit, pour le salut des hommes. Né d'une vierge sainte, il s'est incarné sans sperme et sans souillure et est apparu aux hommes afin de les faire sortir de l'erreur du polythéisme. Et ayant achevé son admirable mission, il mourut volontairement sur la croix, suivant un plan supérieur. Trois jours après, il ressuscita et monta aux cieux. Tu peux, ô Roi, si tu le désires, apprendre à connaître la renommée de sa vie dans ce qu'ils appellent le saint Évangile. Il eut douze disciples qui, après son ascension, se répandirent dans toutes les parties de la terre, pour y annoncer sa gloire. C'est ainsi que l'un d'entre eux vint dans nos contrées, prêchant le dogme de la vérité. Ceux qui se soumettent à leur prédication prennent le nom de Chrétiens.

Ils ont trouvé la vérité et dépassé tous les peuples de la terre. Car ils connaissent le Dieu créateur de toutes choses en son Fils unique et le Saint-Esprit, et ils n'adorent pas d'autre Dieu que celui-là. Ils ont les commandements du Seigneur Jésus-Christ lui-même gravés dans

gion qui n'était pas nationale. Les chrétiens se recrutaient partout, chez les païens, chez les juifs. On les considérait comme un « *tertium genus* » et on ne savait d'où sortait cette race. Aristide les fait descendre de Jésus-Christ. Il s'agit d'une descendance spirituelle; il dira plus loin que les chrétiens sont frères spirituels (G, XV). Le fragment A exprime la même idée, tandis que la version S présente simplement Jésus comme fondateur de la religion chrétienne. Le traducteur syriaque a fait des confusions, comme le montre cette phrase bizarre du ch. II au sujet des Barbares : *Now the Barbarians reckon the head of the race of their religion.* Le texte G donne ici la vraie leçon.

leurs cœurs et ils les observent (1) dans l'attente de la résurrection des morts et de la vie du siècle à venir. Ils ne commettent pas d'adultères (2) ni de fornications (3); ils ne portent pas de faux témoignage (4). Ils ne convoitent pas ce qui est à autrui (5); ils honorent père et mère; ils aiment leur prochain (6) et jugent avec équité. Ils ne font pas à autrui ce qu'ils ne veulent pas qu'on leur fasse (7). Ils exhortent ceux qui les traitent injustement et s'en font des amis. Ils s'efforcent de faire du bien à leurs ennemis (8). Ils sont doux (9), modestes, s'abstiennent de toute union illégitime et de toute impureté. Ils ne méprisent pas les veuves et ne font pas de tort à l'orphelin. Celui qui est riche donne de bon cœur au pauvre (10). Quand ils voient un étranger, ils le conduisent dans leur demeure et se réjouissent de lui comme d'un véritable frère. Car ce n'est pas selon la chair qu'ils s'appellent frères, mais selon l'esprit. Ils sont prêts à donner leur vie pour Christ. Ils observent strictement ses commandements, vivant saintement et justement, comme le Seigneur Dieu le leur a ordonné, lui rendant grâce à toute heure pour la nourriture, la boisson ou les autres biens.

(1) Cf Διδ. IV, 9; *Barn. Epist.*, XIX, 2; XIX, 11.
(2) Cf Διδ. II, 1; *Barn. Epist.*, XIX, 4.
(3) Cf Διδ. II, 1.
(4) Cf Διδ. II, 2.
(5) Cf Διδ. II, 2; *Barn. Epist.*, XIX, 6.
(6) Cf Διδ. I, 2; II, 7; *Barn. Epist.*, XIX, 5.
(7) Cf Διδ. I, 2.
(8) Cf Διδ. I, 3, 5.
(9) Cf Διδ. III, 6, 7; *Barn. Epist.*, XIX, 4.
(10) Cf Διδ. IV, 4.

XVI. C'est, en effet, le chemin de la vérité (1) qui conduit ceux qui le suivent au royaume éternel promis par Christ dans la vie à venir. Et afin que tu saches, ô Roi, que je ne dis pas ces choses par moi-même, cherche dans les écrits des Chrétiens, et tu verras que je ne dis rien en dehors de la vérité.

(1) Cf *Barn. Epist.*, XIX.

CONTRIBUTION DE L'APOLOGIE A L'HISTOIRE DU CANON

Aristide a bien soin de dire que tout ce qu'il avance sur les Chrétiens ne vient pas de lui. Et il renvoie l'empereur à leurs écrits, mais sans jamais faire de citations de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Le texte grec parle de l'Évangile en ces termes : « οὗ τὸ κλέος τῆς παρουσίας ἐκ τῆς παρ 'αὐτοῖς καλουμένης εὐαγγελικῆς ἁγίας γραφῆς ἔξεστί σοι γνῶναι, βασιλεῦ, ἐὰν ἐντύχῃς » (XV). Le texte S (II) contient un passage parallèle, mais le fragment A ne fait aucune allusion aux Écritures. Le passage cité implique un Évangile écrit, dans lequel l'auteur a puisé les faits évangéliques qu'il mentionne, et où l'empereur peut se reporter. On ne peut rien en tirer de plus.

Une autre allusion aux écrits chrétiens, mais beaucoup plus vague, est dans le chapitre XVI : « Καὶ ἵνα γνῷς, βασιλεῦ, ὅτι οὐκ ἀπ' ἐμαυτοῦ ταῦτα λέγω, ταῖς γραφαῖς ἐγκύψας τῶν χριστιανῶν εὑρήσεις οὐδὲν ἔξω τῆς ἀληθείας με λέγειν ». La version syriaque n'est pas plus explicite; elle engage encore une fois l'empereur à lire les écrits des chrétiens.

M. Robinson cherche à montrer que le texte G est légèrement teinté du langage des écrits apostoliques. Pour cela, il rapproche plusieurs passages de G, de passages pauliniens, ou de l'épître aux Hébreux. Ces rapprochements ne nous ont pas toujours convaincu. On peut fort bien trouver dans des écrits, d'ailleurs indépendants, une même idée générale, exprimée d'une manière assez analogue. Pour M. Robinson, le commen-

cement de l'Apologie : Καὶ θεωρήσας τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν καὶ τὴν θάλασσαν ἥλιόν τε καὶ σελήνην καὶ τὰ λοιπὰ, ἐθαύμασα τὴν διακόσμησιν τούτων rappellerait le passage de II Macc., VII, 28 : ἀξιῶ σε, τέκνον, ἀναβλέψαντα εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν, καὶ τὰ ἐν αὐτοῖς πάντα ἰδόντα, γνῶναι ὅτι ἐξ οὐκ ὄντων ἐποίησεν αὐτὰ ὁ θεός. C'est bien, en quelque sorte, la même idée, mais nous n'y voyons aucune dépendance nécessaire. La même idée se trouve d'ailleurs exprimée à un autre endroit, dans la légende de Barlaam et de Joasaph (Boissonade, p. 49, 50), et presque dans les mêmes termes : Κατανοήσας γὰρ οὐρανὸν καὶ γῆν καὶ θάλασσαν ἥλιόν τε καὶ σελήνην καὶ τὰ λοιπὰ, ἐθαύμασε τὴν ἐναρμόνιον ταυτὴν διακόσμησιν. Cela contribue à infirmer l'opinion d'après laquelle l'auteur de l'ouvrage complet aurait abrégé l'Apologie pour ne pas répéter ce qu'il avait dit plus haut. L'expression : θανάτου ἐγεύσατο rappelle le verset 9 du deuxième chapitre de l'épître aux Hébreux. Mentionnons encore deux passages qui, pour la forme, présentent une certaine analogie avec des textes pauliniens : δι' αὐτοῦ δὲ τὰ πάντα συνέστηκεν (1) rappelle Colossiens, I, 17, et καὶ ἤρξαντο σέβεσθαι τὴν κτίσιν παρὰ τὸν κτίσαντα αὐτούς (2) fait penser à Romains, I, 25. Il ne faut pas attacher trop d'importance à ces rapprochements. Les expressions dont se sert M. Robinson à ce sujet sont caractéristiques : « *These words are a kind of echo... We seem to feel the influence... This sentence has affinities* (*Texts and Studies*, p. 83). Il est très remarquable que le chapitre XV du texte grec, qui énumère une quantité de faits évangéliques, ne présente aucune analogie avec

(1) Ch. I, ligne 11.
(2) Ch. III, ligne 4.

les termes mêmes de nos Évangiles. N'y a-t-il pas là une indication très importante en faveur de l'intégrité du passage, puisque l'auteur de la légende accumule les textes bibliques et les transcrit littéralement dans l'autre partie de son ouvrage ?

Aristide ne nous apprend donc rien sur l'histoire du canon ; ce qu'il dit des écrits chrétiens est très général et peut embrasser toute la littérature chrétienne du temps.

CONTRIBUTION DE L'APOLOGIE A L'HISTOIRE DU DOGME

Aristide n'est nullement préoccupé de théologie. Il ne songe pas à prouver la vérité du Christianisme par les prophéties de l'Ancien Testament. L'eschatologie occupe dans son Apologie un rôle très peu important. On n'y rencontre aucune spéculation métaphysique. Le texte grec, parallèlement avec les versions arménienne et syriaque, donne une énumération des principaux faits relatifs à la vie et à la mort de Jésus. M. Rendel Harris a étudié, avec soin, les textes relatifs à ce qu'il appelle : *The symbol of the Faith in the time of Aristides*, et a reconstitué le *Credo* suivant (p. 25) :

We believe in one God, Almighty
Maker of Heaven and Earth,
And in Jesus Christ, His son.

. . . .

Born of the Virgin Mary.

. . . .

He was pierced by the Jews :
He died and was buried :
The third day He rose again :
He ascended into Heaven :

. . . .

He is about to come to judge.

M. Rendel Harris a réuni en un tout une série de passages épars dans l'Apologie. Il a fait précisément ce qu'ont fait les auteurs des *regulae fidei*, qui ont réuni des faits principaux de l'Évangile, qui devaient en représenter la moelle. Cela ne prouve pas que le crédo

existait, tel quel, du temps d'Aristide. Voici ce qu'on lit dans la version syriaque dont M. H. s'est servi. Ils connaissent et croient en Dieu, créateur du ciel et de la terre (XV); puis il faut passer au chap. II pour le second article de foi. Le texte grec est ici meilleur et donne, à notre sens, beaucoup mieux le résumé de la croyance des chrétiens. On y lit : γινώσκουσι γὰρ τὸν θεὸν κτίστην καὶ δημιουργὸν τῶν ἁπάντων ἐν υἱῷ μονογενεῖ καὶ πνεύματι ἁγίῳ, καὶ ἄλλον θεὸν πλὴν τούτου οὐ σέβονται (Ch. XV). Tandis que le texte S présente cette phrase incompréhensible en parlant de Dieu : *He who has no other God as His fellow* (XV), et ailleurs (II) présente Jésus comme Dieu, le texte grec affirme clairement qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur de toutes choses, et que les chrétiens, connaissant le Fils et le Saint-Esprit, n'en adorent pas d'autre. Il ne s'agit pas de la foi, de la confiance en Dieu. Pour Aristide, ce qui importe, c'est la connaissance : γινώσκουσι. C'est parce que les chrétiens, avides de la vérité, se sont approchés le plus de la vraie doctrine, que le philosophe s'est converti. Il a été séduit par leur monothéisme, plutôt que par ce qu'il y avait de spécifiquement chrétien dans leur doctrine. Quel est donc le rôle attribué à Jésus par Aristide? Jésus est descendu du ciel, pour le salut des hommes (G. XV); il s'est incarné : ὅπως ἐκ τῆς πολυθέου πλάνης αὐτοὺς ἀνακαλέσηται. Le salut a donc consisté, pour Aristide, à tirer les hommes de leur erreur. Le salut, en dernière analyse, est pour lui l'affranchissement du mal qui résulte des erreurs religieuses (G. VIII à la fin). Aristide met en rapport la saine doctrine sur Dieu, avec les bonnes mœurs des chrétiens, qu'il expose au chap. XV. Mais le salut n'est pas mis en rapport avec

la mort ou la résurrection du Christ. On chercherait en vain la moindre allusion à la révélation. Les chrétiens ont cherché, et ils ont mieux trouvé que les autres. Aristide part d'une théorie de Dieu qu'il considère comme la vraie, et il défend les Chrétiens, parce qu'ils s'en rapprochent plus que les autres peuples. Le texte G, dans ces questions si tentantes pour les interpolateurs, est beaucoup mieux conservé que les versions syriaque et arménienne (A présente Marie comme mère de Dieu). Cependant, il s'y est glissé trois qualificatifs qui n'ont pas dû figurer dans l'original : l'épithète ἁγία attribuée à la vierge, et les adverbes ἀσπόρως καὶ ἀφθόρως désignant l'incarnation. Est-il nécessaire de penser que c'est l'auteur de la légende de Barlaam et Joasaph qui a fait ces additions? Elles pouvaient fort bien exister dans l'original, copié par lui au septième siècle, et d'ailleurs elles sont infiniment moins importantes que les interpolations des deux versions A et S.

LES DEUX VOIES

L'idée que tout homme est placé devant deux chemins, entre lesquels il faut choisir, se rencontre fréquemment dans l'antiquité, chez les auteurs profanes (1), comme chez les auteurs religieux. Xénophon, dans les *Mémorables* (Livre II, § 1), a conservé l'histoire d'Hercule placé entre le vice et la vertu. Cette idée revient souvent chez les juifs. On lit dans le prophète Jérémie : Tu diras à ce peuple : Voici, je mets devant vous le chemin de la vie et le chemin de la mort (cf. Deutéronome, XXX, 15; Testament des douze patriarches, Testament d'Aser, § 1; Matthieu, VII, 13, 14; II Pierre, II, 15). La *Didachè* débute ainsi : Il y a deux chemins, celui de la vie et celui de la mort (ch. I, 1).

Le ὁδὸς τῆς ζωῆς est exposé dans les quatre premiers chapitres avec un certain ordre. Les passages relatifs à la seconde table de la Loi sont cités dans l'ordre du Deutéronome (2). L'épître, dite de Barnabas, contient également cet enseignement des deux voies. La bonne voie y est appelée : ὁδὸς τοῦ φωτὸς. Dans l'exposé de cette voie de lumière, il n'y a aucun ordre; on ne peut montrer aucun plan. M. Massebieau (3) s'est appuyé sur ce fait, pour démontrer que l'épître de Barnabas est pos-

(1) Cf Hésiode, *Œuvres et jours*, vers 285.
(2) L. Massebieau, l'*Enseignement des XII Apôtres*, p. 13.
(3) L. Massebieau, l'*Enseignement des XII Apôtres*, p. 16.

térieure à la *Didachè*. D'après M. Paul Sabatier (1), l'auteur de l'épître de Barnabas a connu la *Didachè* dans son entier. La fin de l'Apologie d'Aristide renferme un écho de cet enseignement des deux voies. La première voie seule est donnée et qualifiée de : ὁδός τῆς ἀληθείας. L'Apologie présente l'idéal comme réalisé par les Chrétiens. Tandis que la *Didachè* et l'épître de Barnabas enseignent οὐ μοιχεύσεις, οὐ πορνεύσεις, on lit dans l'Apologie : οὐ μοιχεύουσιν, οὐ πορνεύουσιν. Nous avons mentionné dans les notes les rapprochements qu'on peut faire entre ces trois documents. Il est facile de constater que l'auteur de l'épître utilise la catéchèse de la *Didachè*. Il y a des phrases et des tournures de phrases absolument identiques (2). On ne peut rien constater d'analogue pour l'Apologie. On ne peut trouver aucune dépendance au point de vue littéraire. Aucune tournure de phrase ne rappelle le texte de la *Didachè* ou de Barnabas.

La présence de cet enseignement moral donne à l'Apologie un caractère de haute antiquité. On ne peut rapporter cette partie à une source écrite.

Aristide présente ces commandements comme gravés (G, XV) dans les cœurs des fidèles. Ils étaient donc gravés dans son cœur. C'est sa conscience chrétienne qui l'a inspiré dans cette description des Chrétiens. On sent qu'il a fait l'expérience de la bonté et de la fraternité des Chrétiens.

(1) La *Didachè*, Paris, 1885, p. 83.

(2) Comparer, par exemple, Διδ. IV, 9, avec *Barn. Ep.*, XIX, 11, et Διδ. IV, 9, avec *Barn. Epist.*, XIX, 2.

Il fait ainsi ressortir aux yeux de l'empereur l'importance sociale du Christianisme et la haute valeur morale de ces hommes tant méprisés. Le tableau qu'il donne ainsi des Chrétiens nous transporte dans ces petites communautés où régnaient l'amour, la fraternité et la paix dans l'espérance de la récompense promise par Jésus aux fidèles.

Aristide est dans le courant du Judéo-Christianisme. Le Christianisme est considéré comme une nouvelle loi donnée par Jésus. Les Chrétiens l'observent fidèlement en vue de la vie à venir et de la résurrection des morts. La sobriété des considérations eschatologiques de l'auteur est digne de remarque. Il n'est pas question de parousie accompagnée de catastrophes et de phénomènes surnaturels. L'espérance joyeuse de la vie à venir promise par Jésus à ceux qui suivront le bon chemin suffit.

DATE DE L'APOLOGIE

La découverte de la version syriaque de l'Apologie a soulevé un problème qui ne s'était pas posé auparavant. D'après tous les auteurs anciens, Aristide aurait adressé son Apologie à l'empereur Adrien. Eusèbe, dans sa *Chronique* (Ed. Schoene, II, p. 166), donne une date précise. C'est en l'an 2140 d'Abraham, qui correspond à l'an 124 de l'ère chrétienne, que Quadratus et Aristide auraient remis leurs Apologies à l'empereur. Eusèbe nous apprend en outre que l'empereur, séjournant à Athènes, fut initié aux mystères d'Eleusis. D'après Jérôme (*de vir. ill.* XIX), il y eut alors une persécution à Athènes. Mais Eusèbe ne dit pas expressément que les deux Apologies furent remises à Adrien à Athènes. D'après Dürr (1) (*die Reisen des Kaisers Hadrian*, Vienne 1881, 2e fascicule des *Abhandlungen des archæologisch-epigraphischen Seminars der Universitæt Wien*, p. 46), ce fut en automne 125 que l'empereur fut initié aux mystères d'Eleusis. Ce voyage d'Adrien aurait donc eu lieu de 125-126. Un des mss. arméniens (le *Cod.* N) de la Chronique place ce qui est dit de l'Apologie en l'an 125, ce qui correspond avec le voyage d'Adrien. Il semble bien que ce soit l'intention

(1) Voyez Georges Goyau, *Chronologie de l'Empire romain*, Paris, 1891, p. 195, 196.

d'Eusèbe de faire coïncider le séjour de l'empereur à Athènes et la remise des Apologies.

Passons maintenant à l'examen des adresses des versions. Le fragment A présente comme suscription :

A l'empereur Adrien César, de la part d'Aristide, philosophe d'Athènes.

M. R. Harris rapporte cette adresse à la tradition qui remonte à Eusèbe. Il est conduit à cette affirmation par le fait que la version syriaque, qu'il a découverte, donne une autre adresse. Voici les deux titres tels que M. R. Harris les a traduits du syriaque :

Again the apology which Aristides the philosopher made before Hadrian the king concerning the worship of God.

[*To the emperor*] *Cæsar Titus Hadrianus Antoninus Augustus Pius, from Marcianus Aristides, a philosopher of Athens.*

Le premier titre représente simplement la tradition. Dans le sous-titre le nom de l'empereur est donné tout au long. Or, il ne s'agit plus d'Adrien, mais de son fils adoptif Antonin. Examinons le texte syriaque de plus près. On y constate des altérations. Le scribe a mis un point après *God*, et l'épithète παντοκράτωρ, qui est un attribut de Dieu, est donnée à Antonin.

Ensuite, ce que M. R. Harris rend par *Augustus Pius*, sont deux adjectifs au pluriel, qui ne peuvent signifier que *augustes* et *cléments*. Peut-on dire qu'il s'agit de deux empereurs, d'Adrien et d'Antonin? Antonin

a été adopté par Adrien en 138, peu de temps avant sa mort. Par conséquent, qu'il s'agisse d'Adrien et d'Antonin à la fois, ou d'Antonin seul, il faut descendre en l'an 138. Il ne peut donc être question de la présentation de l'Apologie à Adrien, ni dans son premier, ni dans son second voyage à Athènes qui eut lieu de 129 à 130. M. R. Harris propose donc de reporter l'Apologie au règne d'Antonin. Pour cela, il s'appuie encore sur le fait que l'on ne sait pas trop qui est le Quadratus dont parle Eusèbe, et qu'il joint à Aristide comme apologiste. Il montre qu'on a pu confondre l'apologiste Quadratus avec l'évêque du même nom, et que cette erreur une fois introduite a pu se perpétuer par la tradition. Il n'est pas non plus possible de séparer les deux Apologies pour placer l'une lors du premier voyage d'Adrien, l'autre lors du second. Toutes ces difficultés amènent M. Harris à penser que l'Apologie d'Aristide ne date pas du règne d'Adrien. Il faut dès lors supposer un voyage d'Antonin ou un voyage d'Aristide. M. R. Harris suppose donc un voyage d'Antonin à Smyrne, peu de temps après son avènement au trône. Malheureusement le texte grec ne peut nous fournir aucune indication. L'auteur de la légende de Barlaam et de Joasaph n'a pas transcrit le titre. Comme M. Harris considère tous les témoignages anciens comme dépendant de celui d'Eusèbe, la question se ramène à l'appréciation de la valeur historique de l'œuvre de ce dernier. Or, Eusèbe est en général très bien informé, et on puise sans cesse avec confiance dans ses œuvres. Il dit que de son temps l'Apologie était encore lue; de sorte qu'il est bien difficile d'admettre qu'il ait confondu

Adrien et Antonin. Le sous-titre du syriaque seul suffit-il à infirmer le témoignage d'Eusèbe? Nous ne le pensons pas. Les versions syriaque et arménienne ont le même titre. Or, elles sont indépendantes, et cela suppose une tradition littéraire bien établie. Il est moins difficile de supposer que le sous-titre du syriaque, où nous avons constaté des altérations, est dans l'erreur, que de statuer un voyage d'Antonin à Smyrne, qu'on ne peut appuyer sur aucun texte ou attestation historique. Nous préférons donc nous en tenir au témoignage d'Eusèbe, et maintenir avec la tradition que l'Apologie d'Aristide fut remise à l'empereur Adrien pendant son premier séjour à Athènes.

CONCLUSION

L'Apologie d'Aristide, telle que nous la possédons, ne correspond pas aux témoignages laissés sur elle par les anciens. Jérôme la donne comme *contextum philosophorum sententiis*. Nous avons cherché en vain la moindre trace de ces *sententiæ*. Il est impossible de dire à quelle école appartenait Aristide. Rien ne permet de supposer qu'il était plutôt platonicien que stoïcien ou aristotélicien. On peut même se demander s'il était philosophe (1). La preuve qu'il donne de l'existence de Dieu, au début de son Apologie, se rapproche de la preuve aristotélicienne. Mais cela ne suffit pas pour donner une idée de la philosophie de l'auteur. Ce qui suit est plutôt fait pour donner de lui une idée défavorable. Quand on lit les témoignages de Jérôme sur l'éloquence et le talent de ce philosophe, et qu'on lit ensuite son Apologie, on est quelque peu tenté de croire que ce n'est pas là son œuvre. La réfutation qu'il donne des doctrines des Chaldéens est banale et terre à terre. Il insiste particulièrement sur les arguments les plus

(1) M. Harris le juge ainsi : *In fact the writer is more of a child than a philosopher, a child well-trained in creed and well-practised in ethics, rather than either a dogmatist defending a new system...* (*Texts and Studies*, p. 3.)

réalistes. La réfutation de la divinité de la terre (surtout dans la version syriaque) est d'un réalisme outré. Il n'y a d'ailleurs rien de bien précis, et on se demande souvent si l'auteur était lui-même bien au clair sur les doctrines qu'il réfute. On peut le constater en particulier dans sa réfutation de la mythologie grecque. Une bonne partie des reproches qu'il adresse aux Chaldéens retombent sur les Grecs.

Il ne se doute pas que, sous la mythologie qu'il expose, se cache le culte des éléments, qu'il reproche si durement à ces fous de Chaldéens. Aristide n'a qu'une connaissance peu profonde et des idées très étroites sur toutes ces choses. Il s'attache à réfuter les erreurs des Grecs au moyen d'arguments peu relevés. Il accuse Hephaestus de forger pour gagner sa vie, Asclepius de faire des emplâtres pour le même motif. Pourquoi ne parle-t-il pas des autres divinités? Ne valaient-elles pas la peine d'être réfutées ? Il en reste encore une longue liste.

La prétention d'un philosophe grec d'exposer une pareille mythologie, pour la réfuter ensuite devant un empereur aussi lettré, est bien faite pour nous surprendre. Celse (1) se moquait des Chrétiens ignorants qui en faisaient autant et réfutaient des choses sans importance et sans portée. Ce qu'il dit au sujet des Égyptiens n'est pas moins frappant. Les Égyptiens sont le plus ignorant des peuples ! Les Égyptiens, au contraire, sont connus de toute antiquité pour leur sagesse et leur civilisation. Cette partie de l'Apologie

(1) Origène, *Contre Celse*, VII, 62.

est de beaucoup la moins intéressante. Nous nous sommes borné à en donner une traduction. Ce que l'auteur dit des Juifs est plus remarquable. Le texte G donne un exposé bien différent de la version S. Le résultat auquel les deux textes aboutissent est le même. Les Juifs semblent être près de la vérité parce qu'ils adorent le Dieu un, et cependant ils s'en éloignent. Les textes S et G ne sont pas d'accord sur les raisons de cet éloignement. Pour S, au lieu d'adorer Dieu, ils rendent un culte aux anges (1), tandis que, pour G, ils adorent sans intelligence et renient le fils de Dieu, qu'ils ont fait mourir. Nous préférons les données du texte G pour les raisons générales que nous avons données plus haut. Arrivons à la partie de l'Apologie relative aux Chrétiens.

Il y a des problèmes que l'humanité a toujours cherché à résoudre. On peut pour cela étudier les différents systèmes de philosophie. C'est ce que fit peut-être Aristide ; c'est ce que fit plus tard Justin. Le Christianisme lui offrant une solution qui lui paraissait bonne, il se fit Chrétien, tout en gardant son manteau de philosophe (Jérôme).

Le christianisme et la philosophie souffrirent de cette rencontre. Pour Aristide comme pour les apologètes postérieurs, le christianisme est un système de philosophie. Ce qui le frappe d'abord, c'est la doctrine de Dieu, le strict monothéisme. Mais sa notion de Dieu reste philosophique : c'est l'être incréé, sans commencement ni fin, éternel, sans passion. Ce qui le met bien

(1) *Barn. Epist.*, IX, 4.

au-dessus des dieux du paganisme, c'est sa toute puissance. C'est lui qui a créé le ciel et la terre. Ce n'est pas là le Dieu des Chrétiens, le Père céleste.

Tandis que les apologètes postérieurs s'accordent pour représenter le Christianisme aussi comme révélation, toute idée d'une origine surnaturelle de cette religion manque chez Aristide. Le christianisme n'est même pas la vérité absolue, car Aristide affirme simplement que les Chrétiens ont trouvé la vérité ὑπὲρ πάντα τὰ ἔθνη (XV). [Le texte syriaque plus explicite encore donne : *They are nearer to the truth and to exact knowledge than the rest of the peoples* (XV).] La révélation est justement la preuve de la vérité absolue du christianisme pour les autres apologètes.

La christologie d'Aristide est très simple. Le Christ est venu dans le monde et s'est incarné. Il est fils de Dieu, mais Aristide ne se préoccupe pas de savoir ce qu'il était avant son incarnation. La théorie du λόγος, et ceci est très remarquable, ne figure pas dans l'Apologie. Aristide ne s'occupe pas de théologie, ni de métaphysique. Il énumère simplement quelques faits. Après l'ascension, les douze disciples se sont dispersés et sont allés prêcher ces choses au monde. C'est ainsi que l'un d'eux est venu l'annoncer dans ces contrées. Dans la légende de Balaam et de Joasaph il s'agit de Thomas, qui est nommé dans l'ouvrage. Dans la pensée d'Aristide il s'agit du fondateur de l'église d'Athènes. On sait peu de chose sur cette église, qui ne semble pas avoir brillé par sa fidélité dans l'épreuve. D'après Eusèbe (H. E., IV, 23), une persécution ramena de nombreux membres de cette communauté au paganisme. Leur

instruction devait être peu avancée, si l'on en croit Athénagore (*de resurr. mortuorum*, § 23). Cependant trois des Apologies que nous possédons partent d'Athènes. Aristide a pu avoir une instruction chrétienne assez peu étendue, quoiqu'il prétende avoir lu les écrits des Chrétiens. Ces écrits pouvaient se réduire à peu de chose. Nous avons vu qu'il est impossible de savoir avec précision auxquels il fait allusion.

La partie la plus belle de l'Apologie est incontestablement le tableau des mœurs des Chrétiens. Nous avons vu qu'elle devait être l'origine de ce beau morceau de la fin. Après avoir lu les chapitres précédents, dans lesquels l'auteur réfute longuement et lourdement les erreurs du paganisme, on éprouve un véritable soulagement en abordant le chapitre XV. On y sent vraiment le souffle de l'Évangile, la puissance infinie de régénération et de vie qui y est contenue. Cette image du passé est un exemple toujours vivant pour nous. Elle nous montre la solidarité, la fraternité qui doit régner entre tous les hommes et l'influence que peut et doit exercer le christianisme sur la société.

Si, au point de vue de l'histoire, l'étude de l'Apologie ne nous a rien ou à peu près rien appris de nouveau, elle nous a du moins donné une bonne leçon d'apologétique.

TRADUCTION ANGLAISE

DE M. HARRIS (TEXTE S)

II. The Christians, then, reckon the beginning of their religion from Jesus Christ, who is named the Son of God most High; and it is said that God came down from heaven, and from a Hebrew virgin took and clad Himself with flesh, and in a daughter of man there dwelt the Son of God. This is taught from that Gospel which a little while ago was spoken among them as being preached; wherein if ye also will read, ye will comprehend the power that is upon it. This Jesus then was born of the tribe of the Hebrews; and he had twelve disciples, in order that a certain dispensation of his might be fulfilled. He was pierced by the Jews; and he died and was buried; and they say

TRADUCTION ALLEMANDE

DE M. HIMPEL (TEXTE A)

Die Christen aber leiten ihr Geschlecht von dem Herrn Jesus Christus. Derselbe ist der Sohn des hocherhabenen Gottes, welcher (der Sohn) durch den heiligen Geist geoffenbart worden ist. Er ist vom Himmel herniedergestiegen und von einer hebræischen Jungfrau geboren worden. Sein Fleisch hat er angenommen von der Jungfrau und geoffenbart hat er sich in der menschlichen Natur als der Sohn Gottes. Er hat in seiner Güte, welche die frohe Botschaft brachte, die ganze Welt durch seine lebenschaffende Predigt gewonnen. Er war es, der dem Fleische nach aus dem Geschlecht der Hebræer, aus der Gottesgebærerin, der Jungfrau Maria geboren worden. Er wæhlte die XII

that after three days he rose and ascended to heaven; and then these twelve disciples went forth into the known parts of the world, and taught concerning his greatness with all humility and sobriety; and on this account those also who to day believe in this preaching are called Christians, who are well known. There are then four races of mankind, as I said before, Barbarians and Greeks, Jews and Christians.

XV. Now the Christians, o king, by going about and seeking have found the truth, and as we have comprehended from their writings, they are nearer to the truth and to exact knowledge than the rest of the peoples. For they know and believe in God, the maker of Heaven and earth, in whom are all things and from whom are all things: He who has no other god as his fellow: from whom they have received those commandments which they have engraved on their minds, which they keep in the hope and expectation of the world

Apostel aus und lehrte die ganze Welt durch seine heilsmittlerische, lichtspendende Wahrheit. Und gekreuzigt wurde er, mit Nægeln durchbohrt von den Juden; und auferstanden von den Todten fuhr er zum Himmel auf. Er sandte die Apostel in die ganze Welt und unterrichtete alle durch gœttliche und hoher Weisheit volle Wunder. Ihre Predigt treibt Blüthen und Früchte bis heute und ruft die ganze Weltzur Erleuchtung auf. Dieses sind die vier Geschlechter, welche wir Dir vor Augen gestellt haben, O Fürst: die Barbaren, die Griechen, die Juden und die Christen.

to come; so that on this account they do not commit adultery nor fornication, they do not bear false witness they do not deny a deposit, nor covet what is not theirs : they honour father and mother; they do good to those who are their neighbours, and when they are judges they judge uprightly; and they do not worship idols in the form of man; and whatever they do not wish that others should do to them, they do not practise towards any one, and they do not eat of the meats of idol sacrifices, for they are undefiled : and those who grieve them they comfort, and make them their friends; and they do good to their ennemies : and their wives, o king, are pure as virgins, and their daughters modest : and their men abstain from all unlawful wedlock and from all impurity, in the hope of the recompense that is to come in another world : but as for their servants or handmaids or their children if any of them have any, they persuade them to become Christians for the love that they have towards them; and when they have become so, they call them without distinction bretheren : they do not worship strange gods : and they walk in all humility and kindness, and falsehood is not found among them, and they love one another : and from the widows they do not turn away their countenance : and they rescue the orphan from him who does him violence : and he who has gives to him who has not, without grudging : and when they see the stranger they bring him to their dwellings, and rejoice over him as over a true brother; for they do not call brothers those who are after the flesh, but those who are in the spirit and in God : but when one of their poor passes away from

the world and any of them sees him, then he provides for his burial according to his ability : and if they hear that any of their number is imprisoned or oppressed for the name of their Messiah, all of them provide for his needs, and if it is possible that he may be delivered, they deliver him.

And if there is among them a man that is poor or needy, and they have not an abundance of necessaries, they fast two or three days that they may supply the needy with their necessary food. And they observe scrupulously the commandments of their Messiah : they live honestly and soberly as the Lord their God commanded them : every morning and at all hours on account of the goodnesses of God towards them they praise and laud him : and over their food and over their drink they render him thanks. And if any righteous person of their number passes away from the world, they rejoice and give thanks to God, and they follow his body, as if he were moving from one place to another : and when a child is born to any one of them, they praise God, and if again it chances to die in its infancy, they praise God mightly as for one who has passed through the world without sins. And if again they see that one of their number has died in his iniquity or in his sins, over this one they weep bitterly and sigh as over one who is about to go to punishment : such is the ordinance of the law of the Christians, o king, and such their conduct.

XVI. As men who know God, they ask from him petitions which are proper for him to give and for them to receive : and thus they accomplish the course of their

lives. And because they acknowledge the goodness of God towards them, lo! on account of them there flows forth the beauty that is in the world. And truly they are of the number of those that have found the truth by going about and seeking it, and as far as we have comprehended, we have understood that they only are near to the knowledge of the truth.

But the good deeds which they do, they do not proclaim in the ears of the multitude, and they take care that no one shall perceive them, and hide their gift, as he who has found a tresor and hides it. And they labour to become righteous as those that expect to see their Messiah and receive from him the promise made to them with great glory.

But their sayings and their ordinances, o king, and the glory of their service, and the expectation of their recompense of reward, according to the doing of each one of them, which they expect in another world, thou art able to know from their writings. It suffices for us that we have briefly made known to your majesty concerning the conversation and the truth of the Christians.

For truly great and wonderful is their teaching to him that is willing to examine and understand it. And truly this people is a new people, and there is something divine mingled with it. Take now their writings and read in them and lo! Ye will find that not of myself have I brought these things forward, nor as their advocate have I said them, but as I have read in their writings, these things I firmly believe, and those things also that are to come. And therefore I was constrained to set forth the

truth to them that take pleasure therein and seek after the world to come.

And I have no doubt that the world stands by reason of the intercession of Christians. But the rest of the peoples are deceived and deceivers, rolling themselves before the elements of the world, according as the sight of their understanding is unwilling to pass by them; and they grope as if in the dark, because they are unwilling to know the truth, and like drunken men they stagger and thrust one another and fall down.

XVII. Thus far, o king, it is I that have spoken. For as to what remains, as was said above, there are found in their other writings words which are difficult to speak or that one should repeat them; things which are not only said, but actually done.

The Greeks, then, o king, because they practise foul things in sleeping with males, and with mother and sister and daughter, turn the ridicule of their foulness upon the Christians; but the Christians are honest and pious, and the truth is set before their eyes, and they are longsuffering; and therefore while they know their error and are buffeted by them, they endure and suffer them : and more exceedingly do they pity them as men who are destitute of knowledge : and in their behalf they offer up prayers that they may turn from their error. And when it chances that one of them turns, he is ashamed before the Christians of the deeds that are done by him : and he confesses to God, saying. In ignorance I did these things ; and he cleanses his heart, and his sins are forgiven him, because he did

them in ignorance in former time, when he was blaspheming and reviling the true knowledge of the Christians. And truly blessed is the race of the Christians. more than all men that are upon the face of the earth.

Let the tongues of those now be silenced who talk vanity, and who oppress the Christians, and let them now speak the truth. For it is better that they should worship the true God rather than that they should worship a sound without intelligence; and truly divine is that which is spoken by the mouth of the Christians, and their teaching is the gateway of light. Let all those then approach thereunto who do not know God, and let them receive incorruptible words, those which are so always and from eternity : let them, therefore, anticipate the dread judgment which is to come by Jesus the Messiah upon the whole race of men.

Vu le Président de la soutenance,
E. MÉNÉGOZ.

Vu le Doyen,
F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

17019. — Paris. Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1892.
5



